
Un pan de vie

Sauter ou ne pas sauter ??

Par Agnès

« Bon, alors ! Elle saute la grosse ou pas ? ». Au moment de se jeter dans le vide, la peur l'envahit. La peur ? La terreur ! L'effroi ! Non, elle n'y arrivera pas ! Pourtant, il va bien falloir sauter, les autres attendent derrière ! Elle se lance et hop ! Se réveille, terrifiée par le vide ! Ce cauchemar, elle l'a fait des milliers de fois. D'ailleurs, qui n'a jamais rêvé d'un saut dans le vide ? Qui ? Vous ? Vous ? menteurs !

Bon, ce n'est pas le sujet ! L'histoire, c'est que la grosse, elle en rêve depuis longtemps, et qu'il ne faut pas trop la chatouiller !! Enfin, à cette époque, parce que maintenant, elle a pris de la bouteille. Enfin, façon de parler... Elle en a bu, aussi, avec les copains et les copines. Elle est toujours festive, mais moins grosse, maintenant !

Bon ! A cette époque, disais-je donc, elle avait besoin de se surpasser, de prouver qu'elle n'était pas une « looseuse ». Beaucoup d'évènements lui avaient laissé des cicatrices qu'elle faisait semblant de ne pas voir, mais en profondeur, elle avait mal. Il fallait se soigner. Et cette proposition d'activité organisée par le Comité d'Entreprise de l'Hôpital où elle travaillait depuis à peine deux ans, lui donnerait l'occasion de :

- Premièrement, réaliser un rêve
- Deuxièmement, se surpasser, faire quelque chose d'exceptionnel !
- Troisièmement, rendre ses fils fiers d'elle.

Interdiction totale de rater une telle opportunité !

C'est donc avec une solide certitude qu'elle paya son inscription pour un week-end « saut en parachute ».

Les quelques semaines précédentes, elle fut traversée par des tas d'émotions et sentiments contradictoires : la peur, l'angoisse, l'impatience, l'excitation, le regret, etc.

Puis le samedi matin arriva et il fallut bien aller à l'aérodrome. Tenue confortable, baskets. Ce n'est pas la fashion-week, non plus ! Il faut se sentir à l'aise !

Sur place, elle retrouva une trentaine de salariés de l'Hôpital, toutes catégories confondues. Certains qu'elle connaissait, d'autres non. La Direction au grand complet ! A croire que le trio de directeurs s'était fixé un challenge pour savoir quel serait le meilleur ? Remarque qui la fit sourire intérieurement. Mais, était-ce bien le moment de se marrer ?

Cette première matinée fut consacrée à la théorie. Et ce n'était pas rien ! Plusieurs petits groupes furent constitués et, à tour de rôle, il fallut apprendre à sauter « fictivement » de l'avion. Bon, à soixante centimètres du sol, ce ne fut pas effrayant !

Puis, il s'agit d'apprendre à se réceptionner, comme à l'atterrissage. Là, ce fut plus compliqué ! Son poids la faisait tomber lourdement et elle remarqua bien les rictus moqueurs sur certaines lèvres.

Puis, suspendue comme si elle était déjà dans les airs, elle apprit à ouvrir son parachute de secours le « ventral » ! Là, y'a intérêt à bien suivre, bien tout comprendre, bien écouter, faire gaffe, quoi ! Sinon... Splashhhh !!

Ce fut une matinée dense, où sa concentration fut mise à rude épreuve. Il fallait se souvenir de tout pour le « Grand Saut ».

La pause de midi fut la bienvenue. Casse-croûte et bouteilles partagées pour certains, repas en solitaire pour d'autres. Mais, pour tous, on sentait l'appréhension qui montait.

A la reprise, les instructeurs donnèrent encore quelques consignes, et pas des moindres ! Comment vérifier son parachute avant le départ. Vital ! Comment bien le fixer. Re-vital !

Puis, il fallut répartir les « poids » dans l'avion. Là encore quelques sourires... Les plus lourds montent en dernier et sautent en premier. OK ! Elle s'élancera la première !

Ils sont huit, pour ce premier vol. Serrés les uns contre les autres. Silence pesant. Les visages s'allongent, pâlisent au premier soubresaut du moteur.

Des gouttes de sueur tombent sur les cuisses, s'étalent en étoile sur les joggings colorés et se remarquent aussitôt. Tout le monde aimerait bien les cacher, mais c'est impossible. La tension est bien là, palpable.

Pour tous, c'est un grand jour !

Eric, l'instructeur se lève. Il regarde le groupe, un regard bienveillant et d'encouragement. Il ouvre la porte de l'avion. L'air froid envahit la carlingue. Les gouttes de sueur se figent sur les tempes, dans les dos.

Quand faut y aller !

Elle se lève, les genoux flageolants. Ses yeux supplient silencieusement Eric de la laisser là, de l'oublier dans l'avion, mais cela ne dure qu'un instant. Elle se souvient pourquoi elle est venue ! Alors, elle se redresse, hardiment, presque fière. Un grand sourire adressé à l'instructeur. Et elle s'applique à reproduire consciencieusement ce qu'elle a appris le matin même. S'asseoir au bord de l'avion, jambes pendantes dans le vide. Les mains s'accrochent sur le marchepied.

D'un hochement de tête, Eric lui donne le feu vert : elle peut sauter quand elle veut ! Pas si facile ! Le vide ! Une sensation d'effroi ! Et, en même temps, un appel irrésistible à se jeter dans ce « néant » immense. Répulsion, attrait, peur, envie, tout se télescope dans sa tête.

Allez, ma grosse ! Cette fois, plus d'hésitation ! Faut oser ! Faut se jeter !

Alors, elle ferme les yeux quelques secondes et se jette dans le vide. Elle est folle ! Elle est morte ! Elle est légère ! Elle.....

Elle rouvre les yeux pour vérifier l'ouverture de son parachute. Elle se rassure, se stabilise.

Elle vole ! La grosse vole !

« Fais comme l'oiseau, ça vit d'air pur et d'eau fraîche, un oiseau... Lalalala ».

L'aventure prend tout son sens à ce moment-là.

Elle se sent divinement bien. L'air siffle doucement au-dessus de sa tête, dans les suspentes de son parachute multicolore. Elle peut enfin apprécier son vol. Elle regarde en-dessous d'elle, le monde des fourmis. Tout est si petit ! Elle tente de se repérer, l'aérodrome, Corbas, plus loin Vénissieux, encore plus loin chez elle... Elle lève les yeux et voit un point rouge, plus haut dans le ciel. Un autre a sauté !

Les yeux grand ouverts derrière ses lunettes de parachutiste, elle se gave de la beauté du ciel, du paysage. Elle savoure chaque sensation qui la traverse. Plus d'angoisse, plus de stress, plus de poids. Juste le bonheur de voler. Elle sait que ce bonheur ne va durer que quelques minutes, alors elle le déguste. Elle tente d'enregistrer tout ce qu'elle vit, pour ne pas oublier. Pour que chaque seconde soit gravée dans chacune de ses cellules, à jamais.

Elle vole ! Elle vole ! Elle qui a tant de mal à bouger son gros corps pataud et disgracieux, elle vole ! Elle a réussi ! Elle l'a fait !

Tout le long de cette descente magnifique, elle engrange des sensations positives. Même l'atterrissage, tant redouté avant le départ, ne lui fait pas peur. Elle a bien retenu les consignes et se pose, sans style, certes, mais avec fierté !

Le temps de tirer son parachute vers elle, de le rouler sous son bras, elle rejoint, la tête haute, le groupe de collègues qui attend son tour pour sauter. Au milieu d'eux, une caméra amatrice ! Chic ! Elle aura des images qu'elle pourra partager avec ses fils, avec ses ami.e.s. Des images dont elle pourra se repaître quand son humeur sera plus sombre qu'aujourd'hui.

Elle s'était surpassée, avait appréhendé ses peurs, avait réalisé son rêve ! Que d'objectifs atteints en un seul saut !

Aujourd'hui, avec le recul nécessaire sur cette expérience si riche, elle sait que ce jour-là a été un tournant dans sa vie. Elle avait pris de l'assurance, évitait de se dénigrer tout le temps. Son attitude avait changé, son port de tête aussi.

Des détails, pour certains, mais si importants pour elle.

Et surtout, depuis, plus jamais, elle ne s'est traitée de grosse !

La maison d'enfants

Par Dominique

« Alors, tu es toujours décidée à raconter ce souvenir-là ? C'est un peu triste et mélo ! Tu n'en as pas de plus amusant ou de plus classique, genre repas de famille sous la tonnelle avec les enfants qui courent dans le jardin, des cerises accrochées aux oreilles ?

– Si, bien sûr... j'aurais bien l'occasion au détour d'une page de me souvenir des fiançailles de mon oncle et de mon père qui entonne « Le temps des cerises », c'est ce qui te plairait. Mais ces souvenirs-là, ce sont comme des bonbons qu'on suce à l'infini, qui ne fondent jamais et dont on se régale régulièrement, mais celui que j'ai en tête, il est moins amusant et il faut que j'en parle !

– Pourquoi ?

– Parce qu'il est revenu, enfin, non pas vraiment je ne l'avais pas oublié, mais il était caché derrière les autres. Tout à coup, il prend toute la place et c'est comme s'il barrait le passage à toute autre écriture. C'est la fin de la journée, je descends des escaliers extérieurs et, par une fenêtre, j'aperçois un réfectoire où des enfants sont installés devant des assiettes et des gobelets en plastique. Où m'emmène-t-on ? Sans doute ma mère me l'a-t-elle expliqué mais, là, dans ces escaliers, je ne me souviens plus de rien, la panique m'envahit mais comme ma mère le répète « Ma fille est raisonnable », alors je continue de descendre, sans faire d'histoires. Qui m'accompagne ? Car un adulte marche à mes côtés, pas mes parents c'est sûr, mon père est toujours en déplacement et ma mère garde ma petite sœur, alors peut-être un voisin qui a une voiture et qui rend service ou la directrice de cette maison d'enfants.

– Et c'était où ?

– Je ne l'ai jamais su. C'est étrange, car ce souvenir m'a accompagné toute ma vie et pourtant je n'ai jamais interrogé mon entourage pour en savoir plus, sauf une fois où j'appris que ce séjour avait été programmé longtemps à l'avance, alors que j'ai toujours eu l'impression d'un départ en urgence et d'un arrachement.

– Bon, mais tu étais en colo comme beaucoup d'enfants ?

– C'était plutôt une maison d'enfants où les arrivées et les départs n'avaient pas lieu à date fixe. Aussi, quand on arrivait, il fallait trouver sa place car les autres se connaissaient déjà tous et pour moi ce fut très difficile. Il me semble que durant ces quelques semaines je me suis sentie très seule. Et que je n'ai fait qu'attendre le retour. Lors d'un départ en colo, les enfants ne se

connaissent pas, mais très vite, alors que le car n'est pas encore parti, ils commencent à se repérer les uns les autres et à se lier. Tout en essuyant quelques larmes, ils font des « au revoir » à travers les vitres, à leurs parents restés sur le trottoir.

– Et tu te souviens des gobelets en plastique ? T'es sûre qu'on te l'a pas raconté, cette histoire ?

– C'est une image centrale de mon souvenir. J'avais cinq ans et j'étais une petite fille un peu « chochote » et maniaque : je ne buvais jamais dans la tasse de mon frère. La sensation du plastique sur mes lèvres me déplaisait, d'autant que les bords sont souvent hérissés d'avoir été mordus par de nombreuses petites dents. De ce séjour, aucun moment agréable ne me revient, juste le temps qui s'étirait à l'infini : tout était lent. Etre loin de chez moi m'était insupportable et je me sentais si seule que je ne parvins pas à me faire des copines. J'étais dans l'attente d'une délivrance. Mon frère de trois ans et demi était aussi dans cette maison d'enfants, mais le jour même de notre arrivée, il est tombé malade, ce qui n'est pas un hasard. Il était très collé à sa maman. La séparation a été terrible. Il avait une de ces maladies que les enfants attrapent tous à un moment ou un autre, mais contagieuse. Aussi, on m'a interdit de le voir, ce qui n'a fait qu'accentuer mon sentiment de solitude. Je suis allée frapper à la porte du service des petits. Je me revois derrière la porte, comme abandonnée une deuxième fois.

– C'était important de le voir ? Tu aurais pu apprécier de vivre ta vie de petite fille sans ton frère à tes basques ?

– J'étais très maternelle avec mon frère et ma sœur, et j'aurais voulu être avec lui, partager des jeux. Ma mère m'a très vite considérée comme une petite adulte et je me sentais responsable d'eux. Je n'étais pas à ma place d'enfant. Etre ensemble nous aurait aidé. Sans moi, il était peut-être en danger. Et qui le consolait, s'il avait mal ? Pouvais-je faire confiance aux adultes pour entourer mon frère ?

– Et ensuite ?

– Encore un souvenir très précis : la visite des parents le jour de la fête. Il y a des stands où l'on peut jouer ou acheter un goûter. Mes parents ne sont pas encore là, mais viendront-ils ? J'attends, nous attendons mon frère et moi, il est maintenant guéri. Et on nous laisse jouer, mes parents trouvent une ardoise à leur arrivée, car je les vois enfin marcher dans notre direction. Mon père a sa tête des mauvais jours, sans doute ne voulait-il pas venir mais que ma mère aura insisté. Je sens tout de suite qu'elle est mal, prise entre le plaisir de nous voir et l'attitude de son mari qui ne participe pas à ce moment qui devrait être de bonheur. Je me revois très bien, mes yeux à la hauteur de ses hanches. Elle porte une nouvelle robe. Elle a eu le temps de coudre sans nous ! C'est un tissu qui brille comme de la soie. Il est noir avec de tout petits pharaons beiges

et marron. Je reste là, les yeux fixés sur ces dessins, à en regarder les détails. Ma mère est là, près de moi, c'est tout ce qui m'importe, je ne veux pas savoir ce qui se passe au-dessus. Peut-être porte-t-elle ma sœur, aussi elle ne peut-elle se pencher vers moi ?

– Pas très joyeux tout cela !

– Il y a sûrement eu de bons moments, car j'aimais les jeux, les chants, je n'étais pas une enfant solitaire. Mais je n'ai pas le souvenir de bonnes copines. Je me revois assise dans l'herbe avec une monitrice et d'autres enfants à discuter et fabriquer des guirlandes avec des fleurs. Nous mangions des pêches au dessert, et parfois il y avait des insectes à l'intérieur que nous appelions « perce-oreilles » et qui nous faisaient sursauter. Enfin, ce fut le départ. Je fais ma valise dans le dortoir où les lits sont collés les uns aux autres. Je cours du placard au lit où j'ai posé ma valise et je me dépêche. Les autres enfants jouent dehors. Qui est venu me chercher ? Pas mes parents...

Un de mes oncles avait fait du parachutisme et, pendant mon adolescence et même plus tard, j'avais souvent envisagé de sauter. Dans une vieille boîte métallique décorée d'un « Y'a bon, Banania » aux teintes passées, j'avais vu des photos, son grand sourire et son air conquérant, posant fièrement dans le champ où il venait de se poser. Mais aussi un cliché pris à l'intérieur d'une carlingue où quelques parachutistes au visage inquiet attendaient en silence.

C'était comme un rêve lointain, une envie, qu'on ne se décide pas à réaliser mais qu'on garde dans un coin de sa tête. Les années ont passé et le parapente est apparu. « Ah ! Faire du parapente, ce serait bien aussi ». Mais l'occasion ne se présentait pas et je ne prenais aucune initiative pour que ce désir devienne réalité.

L'été de mes quarante ans, j'étais dans un village de vacances à Courchevel avec mes deux fils âgés de 9 et 14 ans. Un des accompagnateurs en montagne utilisait le parapente comme moyen de transport pour rentrer chez lui le soir dans la vallée. Au cours d'une rando, je lui dis que j'aimerais bien faire un baptême de parapente... mais que je n'osais pas. Il me dit : « J'ai des copains qui ont un club, dans la vallée, appelle-les de ma part ». Je me dis : « Ok, j'y vais ». En rentrant de rando, je cherchai un téléphone (il n'y avait pas encore les portables) et je pris rendez-vous pour le lendemain à quatorze heures.

J'informais mes enfants de l'aventure qui m'attendait le lendemain. Ils n'y prêtèrent que peu d'attention mais m'assurèrent qu'ils étaient ravis que, de mon côté, je fasse des activités parce que, eux, ils « s'éclataient » avec les copains.

J'étais étonnée de l'assurance avec laquelle j'avais pris cette décision, mais je me soupçonnais de ne pas pouvoir garder cette confiance en moi jusqu'au lendemain. Je craignais de passer une mauvaise nuit à m'inquiéter et à faire des scénarii catastrophes. Et bien ! Pas du tout ! La nuit fut bonne et ce projet m'enchantait.

Le lendemain, en début d'après-midi, je rejoignis un groupe dans la vallée, nous montâmes dans un quatre-quatre pour un parcours cahotant jusqu'à la zone de départ.

Nous, les candidats au baptême, étions silencieux alors que les accompagnateurs plaisantaient en racontant des anecdotes qui ne nous évoquaient rien.

Nous arrivâmes en haut d'un grand pré pentu parsemé, plus bas, de quelques petits sapins. Il s'enfonçait ensuite dans une forêt qui rejoignait la vallée. Mon accompagnateur installa minutieusement la toile sur l'herbe, étirant les nombreuses cordelettes de chaque côté comme une araignée qui aurait de très nombreuses pattes.

J'attendais sans impatience, puis je m'installai sur le petit siège à l'avant de notre équipage. Les consignes étaient simples et claires : « Tu cours au départ et tu cours à l'arrivée pour un atterrissage en douceur ! ».

Top ! Départ ! Je m'élançais mais nous ne décollons pas, et je vois s'avancer vers moi un petit sapin que je heurte de plein fouet. Ma hanche et ma jambe gauche en garderont la trace quelques jours.

Je me détache et nous remontons vers l'aire de départ. « Une cordelette a lâché ! » me dit le spécialiste en repositionnant la toile sur l'herbe. Il fait un nœud sur la fameuse cordelette et me propose de reprendre place. Pas d'excuses, pas d'explications, pas d'inquiétude !

Quand je repense à cet incident, je suis étonnée de ma réaction. A aucun moment, je ne me suis posé de questions sur la qualité du matériel, ou sur les compétences de ce monsieur qui se proposait de m'emmener dans les nuages. J'aurais pu dire : « Votre matériel n'est pas en bon état, je ne veux pas prendre de risques, J'arrête là ! ».

Nous sommes repartis, la voile a pris de la hauteur et cette fois-ci, nous sommes passés au-dessus du petit sapin, j'ai pu le regarder de haut !

Et le voyage dans les airs a commencé, nous étions haut au-dessus de la vallée, et de chaque côté j'apercevais les montagnes et les taches blanches des névés sur leur sommet. En bas, autour de la rivière, c'était une mosaïque de couleurs, l'air frais me fouettait le visage, parfois un petit vent faisait claquer la voile et un frisson me parcourait. Je n'avais pas peur et je m'en étonnais. C'était évident d'être là, à ce moment-là de ma vie comme si mon cheminement devait me mener sous cette toile jaune cet été-là.

Ce que je voyais autour de moi n'était pas une découverte, j'avais vu à la télévision ou dans des films des images semblables. Mais là, j'étais suspendue par quelques mètres carrés de toile, très loin au-dessus des champs. Peut-être aurais-je voulu avoir peur ? Mais non, j'étais juste heureuse d'être là, d'avoir réalisé ce désir.

Vieillir apporte...

Par Colette

Vieillir apporte, en principe, plus de mauvais moments que de bons. Oui, mais quand ce sont de bons moments, je pense que l'on sait davantage en profiter. En tous cas, c'est certainement ce que je fais : j'en profite toujours au maximum.

Ainsi, ce moment où mon petit-fils Léo (marié à Copenhague avec sa petite danoise, Marie) me tint ce propos le jour de mes 90 ans : « Mamie, Marie et moi nous t'invitons au Danemark pour une semaine. Tu es d'accord ? ».

Avant de donner mon accord, je n'ai pu retenir une larme, larme de joie, mais que j'ai vite séchée pour effacer l'inquiétude que je lisais sur son visage.

« Mais bien sûr mon chéri, que je suis d'accord ! C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire. Quand veux-tu que je vienne ? »

- En septembre Mamie, c'est le moment où je peux plus le facilement me libérer dans mon travail et Marie aussi. Et j'ai demandé à Vincent et Béatrice (mon 2ème fils et sa compagne) de t'accompagner, ne serait-ce que pour la difficulté à se repérer dans les aéroports ».

Un petit-fils aussi attentionné, j'en souhaite à toutes les mamies. Je suis vraiment une mamie gâtée.

Septembre arrivé, nous voici survolant les paysages nordiques, beaucoup d'entre eux avec peu de grandes villes. Ce qui nous donne l'occasion d'apprécier la beauté des paysages dont la diversité des coloris de plantations (que l'on dirait taillées au cordeau) donne un tableau très agréable à la vue.

Et nous voici à Copenhague ! Il avait raison mon petit-fils : comment aurais-je fait, toute seule, pour ne pas me perdre avec toutes ces annonces faites en danois, en anglais, parfois en allemand, mais pas un panneau en français, seule langue qu'elle connaisse la mamie !

Peu importe : grâce à la débrouillardise de mes 2 aides, nous étions arrivés sans encombre et... mon gamin Léo nous attendait ! Le couple avait un tout petit appartement, pour eux et leur petite Elin de 2 ans. Mais des voisins amis, habitant sur le même palier, se sont fait un plaisir de prêter une de leur chambre à mes accompagnateurs.

Alors, outre les bons moments passés en famille, mon rollator m'a sollicitée matin et soir pour parcourir les rues de cette si jolie ville, aux maisons de briques toutes différemment colorées. Maisons que l'on ne se lasse pas d'admirer encore davantage lors d'une balade en bateau sur le canal

traversant Copenhague. Belle architecture de la mairie, opéra, musées, édifices religieux ou autres. Les parcs aussi nous ont emballés, un surtout avec son lac et ses manèges originaux.

Mes accompagnateurs et moi nous arrêtions souvent en nous posant des questions quant à la date de construction d'un bâtiment par exemple, ou qui a érigé cette statue ? Toutes nos questions avaient leurs réponses dès le soir, au retour de Léo ou Marie.

Copenhague est une ville superbe, et une ville où le vélo est roi. A chaque carrefour ou presque, on y voit une alignée de vélos attendant un futur occupant et, de plus, c'est une ville où règne un très respect de son voisin et une très grande propreté. Aucun papier, aucune bouteille ne traîne dans les rues, comme on le voit malheureusement trop souvent chez nous.

Bref ! Ce fut un voyage merveilleux. Mais un petit plus nous attendait avant notre départ, petit plus mais de grande valeur : Léo nous dit « Je crois bien que Marie a quelque chose à vous dire. Et Marie nous annonce : « dans 4 à 5 mois, mamie, tu seras à nouveau arrière-grand-mère ». Quand je vous dis que je suis une mamie gâtée ! La date de retour est arrivée bien trop tôt à mon goût.

4 ans ont passé depuis cette fabuleuse semaine à Copenhague, avec d'heureuses occasions de revoir ma famille danoise lors de leurs 3 ou 4 séjours par an, auprès de mes enfants à Mornant. Et, comme prévu, la famille danoise s'est agrandie avec une petite Kaya qui a maintenant 3 ans.

Entre temps, Copenhague a été délaissé pour l'ouest danois, dans un petit village du Jutland où, avec un ami, ils ont construit deux grands appartements dans une maison déjà existante sous forme de dépendance.

Et alors, que croyez-vous qu'il arrivât ? Eh ! bien, tout simplement, une seconde invitation, cette fois pour aller voir la nouvelle installation ! Ne me dites pas que vous connaissez ma réponse ! Eh ! bien oui ma réponse a fusé, itou pour mes accompagnateurs toujours là. Ça a été un oui plus qu'enthousiaste.

Nous voici donc en route en ce mois de mai 2019. Le survol des paysages aperçus depuis l'avion a été encore plus agréable que la première fois car, à l'approche de l'ouest danois, ils s'agrémentaient de la couleur jaune du colza jouant avec les verts différents des prairies de plus en plus nombreuses. Avec de moins en moins de grands villages, mais les belles maisons de briques colorées, entourées de verdure, étaient toujours présentes.

A l'aéroport de Billund, notre Léo nous attendait. En route pour son village. Et là mon plaisir n'a fait que croître, déjà en voyant la belle installation de leur nouvelle maison, puis à l'arrivée de Marie de retour de son travail et, cerise sur le gâteau, à l'arrivée des petites filles de retour de l'école. 4 petits bras ont entouré une mamie rayonnante de bonheur.

Et cela a duré 5 jours. 5 jours pendant lesquels nous avons reçu les petits soins des grands et les câlineries des petites. Mais aussi de belles sorties dans les alentours, villages, petites villes, musée, parcs divers dont un parc de fleurs et arbres de tous pays, agrémenté de promenades et de jeux pour les enfants ; magnifique !

Leur village n'a aucun commerce. Seulement une mairie et une église. Mais il y a là une vie de partages comme on n'en voit pas souvent. Tout se partage : produits écolos de jardinage, volaille, lapins, moutons. Et tout cela dans la bonne humeur. Avec leur caractère on ne peut plus généreux, je comprends que mes petits-enfants s'y sentent heureux.

Mon seul problème a été de ne pas pouvoir envoyer de cartes postales car, même à l'aéroport de Billund, il n'y en avait pas. Je n'allais tout de même pas traverser tout le Danemark d'ouest en est pour résoudre ce petit problème ! Là-bas, il se dit que les Danois n'écrivent plus. Qu'en est-il en France ???

Hormis ce petit rien, vraiment quel beau séjour nous avons eu là tous les trois ! Grâce à Léo et Marie et nos petites chéries. Merci mes petits !

Je l'ai déjà dit, mais je le répète : à toutes les mamies du monde, je souhaite des enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants comme les miens.

Une grande et belle aventure !

Par Michèle

Un jour où toute la famille était réunie pour fêter Noël dans notre chalet jurassien, Capucine notre petite fille nous pose la question : « C'est vrai papi que vous avez construit vous-mêmes le chalet ? dit-elle en jetant un regard circulaire sur les poutres, sur la cheminée où flambe un beau feu. C'est beaucoup de travail dis donc !

- Et oui, nous avons mis beaucoup de temps en effet...

- Tu nous racontes comment vous avez fait ?

- Tu as raison, c'est une belle histoire qui a été faite de joie, d'enthousiasme, de fierté, de courage... Mais aussi de moments de découragement, de fatigue, de grogne, de ras-le-bol. Il nous a fallu quatre ans pour arriver au toit... Plus précisément quatre étés, l'hiver nous ne pouvions y travailler. Puis ensuite ... Je ne saurais dire... Dix ans peut-être ! Ce fut très long.

- Quand avez-vous décidé de sa construction ? Et pourquoi ?

- Installez-vous confortablement tous les trois, mamie va vous raconter tout cela ».

En 1968, après deux ans passés à Tahiti et un mois de bateau pour le retour, nous retrouvons la famille avec plaisir. Très vite, nous agrandissons notre cercle familial d'un fils.

« C'est notre papa... C'est tonton Eric ! s'exclament en même temps les trois enfants ».

Peu à peu, nous reprenons nos marques. Nos filles - Véronique sept ans, Isabelle cinq ans - sont ravies de montrer à la famille qui s'extasie devant leurs déhanchements, leur facilité à danser le tamouré. « Demandez-leur une démonstration à l'occasion », dis-je avec malice.

Nous sommes de retour, comme avant notre évasion, à Dijon, notre ville natale, dans la maison à peine terminée à notre départ que nous avons confiée à des amis, sûrs que ceux-ci la libèreraient en temps utile. C'est-à-dire deux ans (nous avons emménagé à Lyon en 1973).

Une ombre au tableau, mon père est décédé six mois avant notre retour ; âgé et fatigué, il ne nous a pas attendus. Ce deuil loin de tous fut douloureux. Maman était décédée sept ans plus tôt. Frères et sœurs attendaient notre retour pour libérer la maison de mes parents pour la vendre. Le partage s'est fait sans difficulté. Nous héritons chacun de quelques meubles, vaisselle,

souvenirs, bricoles tirés au sort et d'une petite somme d'argent due à la vente de la maison. Le montant est réparti entre nous sept, c'est-à-dire... peu pour chacun. Sachant comme mes parents avaient galéré, économisé, travaillé pour obtenir cette modeste propriété, nous ne pouvions pas « gaspiller » ce petit pécule. Avec une de mes sœurs et l'avis de nos maris, nous décidons d'acheter un terrain pour construire... un chalet : nous voulons nous approcher des lieux de ski. Mon neveu et ma nièce font des compétitions de ce sport, et nous, nous avons envie d'essayer les glissades aussi. Et surtout, ce sera un lieu de rencontres, et d'accueil de nos familles au sens large, amis proches, ou simplement copains de rando. Beaucoup en profiteront.

Nos préférences se portent sur le Jura, massif montagneux le plus proche de notre région. Nous y allons de temps à autre y skier ou y randonner justement.

La recherche d'un terrain commence. Au cours d'une de ces démarches, nous nous retrouvons sur le chemin du retour, un peu déçus de nos trouvailles. Bof ! Rien de bien intéressant. A Morez, passant devant une étude de notaire : « Pourquoi pas ! Allons voir ». Celui-ci nous annonce avoir deux terrains à Prémanon. « Vous devriez aller voir, nous dit-il ».

Et nous voilà après de nombreux virages en sous-bois, dans un lotissement en bordure d'un village encore inconnu de nous. Alors là, c'est le coup de foudre, et pour nous quatre. Un bouquet d'arbres sur un angle nous séduit, un petit bois en bordure nous emballé. Une belle vue bien dégagée s'offre à nous qu'aucune construction ne pourra nous ravir. Aussitôt, nous privilégions le terrain à l'angle. L'autre est plus cher et moins bien situé. Le sol à l'air sain (pas de tourbière comme un précédent). Et incroyable, dix francs (un euro cinquante d'aujourd'hui) le mètre carré.

Les rêves vont bon train au retour à Dijon, chacun les adapte à ses passions ou gourmandises : ski, ballades, fondues au comté, petits rideaux, feu à l'âtre ; nous sommes emballés - et n'avons jamais regretté !

Nous entamons les démarches pour l'achat de ces mille quatre cents mètres carrés. Les idées se bousculent, René, le mari de ma sœur, artisan menuisier, contacte un architecte pour un plan, enfin plusieurs pour avoir l'acceptation de l'urbanisme local.

L'année s'avance, l'hiver arrive qui nous laisse la tête dans nos rêves et envies, et pas encore dans l'action. Pas d'impatience, l'action, il va y en avoir, beaucoup même, mais n'anticipons pas. Je suis personnellement bien occupée avec mes trois enfants, dont un bébé.

Ça y est ! Les premières vacances arrivent, nous organisons le déplacement des deux familles. Une camionnette pleine de matériel, d'outils, etc. La caravane de la famille de ma sœur, la deudeuch pleine à ras bord avec deux passagers à l'avant. Moi, dans notre break avec Eric qui n'a pas encore un an,

le reste plein de matériel : de camping, de cuisine, les provisions, les jouets, les peluches, les couches, les duvets, etc. etc. Véronique et Isabelle dans la voiture du cousin René qui vient nous aider... Un véritable convoi.

« Comme ceux des cirques », ironise Zoé.

Première déception, les fondations ne sont pas commencées. Pourquoi ? Les terrassiers contactés nous expliquent que le terrain que nous avons choisi est très, très, solide. Il est sur des roches, il faut faire sauter tout ça à l'explosif. Super, elle n'était pas prévue celle-là.

Il faut déplacer la caravane, plier la tente, demander aux voisins de fermer les volets, empêcher la circulation... pour assister à l'explosion des roches. Voilà une belle façon de faire une entrée dans le village. Un peu pétaradante toutefois !

« Vous n'êtes pas passés inaperçus », souligne la discrète Capucine.

En effet, avec en plus tout notre bazar étalé sur le terrain et dans les voitures, on devine l'étonnement des Prémanoniers : « Vous allez construire, tout seuls ? ». Sous-entendu : Ça ne va pas aller bien loin, et à quoi cela ressemblera ? Puis quelques années plus tard, nous inquiétant de notre construction car la neige, abondante cet hiver-là avait fait s'écrouler quelques toits dans la région, un voisin nous dit : « Il y en aura bien d'autres effondrés avant que le vôtre ne cède ».

François, votre papi, et tonton René se mettent au travail. Mon cousin René sera souvent là pour nous aider. Les sous-bassement se font avec de gros parpaings de ciment. Ils sont très lourds, mais il faut une bonne base, bien nécessaire.

Téo, avec son esprit pratique, souligne pour ses cousines : « Dans la cave, au sous-sol, on voit très bien ces grosses briques ».

Papi en profite pour préciser : « Nous avons mis un message entre deux briques donnant la date : août 70 et nos noms.

- Super ! s'exclame une des filles, on peut le voir ?

- Seulement en photo dans le livre d'or, ce témoin se trouve dans l'angle sud-ouest du bâtiment. Nous avons fait une petite cérémonie pour valoriser ce geste et puis... en fêtant le moindre événement on mettait un peu de gaité ».

Moins drôle, c'était l'état des mains de nos maris. Les parpaings sont lourds à poser, les doigts des hommes sont souvent blessés, ciment et pluie n'arrangent rien. Chaque soir, avec Odette, nous faisons des pansements, entortillons chaque bout de doigt. Ils ne veulent pas mettre de gants qui les empêcheraient de sentir les arêtes pour aligner les moellons. Nos maçons ont trouvé que monter les murs de cette façon était relativement aisé. Ils décident qu'après avoir coulé la dalle ils continueraient bien avec cette méthode de

murs en agglos recouverts ensuite de bardage en planches de bois. Et c'est ce qui s'est fait, ce qui donne au chalet sa force et sa stabilité, mais cela n'a pas été toujours facile quand il a fallu faire les linteaux des portes ou des fenêtres.

« C'est quoi couler la dalle ? » demande la plus jeune.

Ce fut une dure épreuve... Des poutres en béton étaient positionnées, s'appuyant sur les murs et entre chacune d'elles des ourdis, comme des briques, sont glissés. Cela avait été fait avant le jour J. Ce fameux jour J, il tombait de la neige fondue, c'est dire qu'il faisait froid, un camion de ciment venait régulièrement déposer sa charge sur des tôles devant le chantier. Les hommes à coup de pelles jetaient le ciment sur la dalle un étage plus haut. Sur place, un ou deux, je ne sais plus l'étaient, le lissaient en vérifiant le niveau. Les premières pelletées ont été faites dans l'enthousiasme, mais très vite les bras, les dos, les reins étaient rompus. Les pelles étaient de plus en plus lourdes. Il y avait heureusement quelques paires de bras supplémentaires avec amis ou frères. Mais il fallut un deuxième week-end pour finir.

« Et les linteaux ? Qu'est-ce que c'est ? ».

C'est le renfort en béton, coulé au-dessus des portes ou des fenêtres, comme un pont, pour poser à nouveau des briques sur le vide.

« OK mamie, j'ai compris ».

Nous logions tous, dans ces périodes plus froides, dans un chalet de club « La Bachole » aux Cressonnières. Les repas mitonnés par tata Yvonne, les chahuts des enfants et les soirées animées remontaient le moral de tous. La vie quoi !

L'automne est bien avancé déjà, le travail a permis de faire le sous-bassement, la neige peut arriver d'un moment à l'autre. Nous reviendrons, mais pour skier.

Cette première année a été marquante, parce que c'est la base de tout, la construction d'abord, les premières difficultés qui irritent les caractères, et la fatigue. Quand on nous disait : « Vous avez eu du courage », « Oui », répondions-nous et on ajoutait : « Une bonne dose d'inconscience aussi ».

La difficulté de cette année-là, pour moi c'était la gestion d'Eric. Il faisait ses premiers pas dans la caravane de ma sœur, seul lieu possible, ensuite il fallait éviter qu'il n'aille dans la boue qui nous entourait. Nous avons eu en effet des étés pluvieux, et même froid... Le Jura est vert ! Un bébé d'un an sous la tente... par beau temps, c'est possible, mais dans ces conditions ! Je me demande comment nous avons pu lui faire passer sans problème notoire cette période.

« C'est mon papa ? demandent les deux filles en même temps.

- Oui, c'est sans doute ce qui l'a rendu si résistant ».

Le printemps revenant, nous reprenons nos déplacements. Il faut monter les murs de ce qui est maintenant notre espace de vie. Nous n'avons pas encore

décidé qui sera dans l'appartement à l'est ou à l'ouest. Ce choix sera fait au moment d'aménager l'intérieur, et par le plus sûr des hasards : des papiers pliés dans un chapeau et tiré au sort par Eric, alors âgé de quatre ans.

Les travaux reprennent avec enthousiasme, la pause hivernale a été bénéfique. Les hommes travaillent dur : béton, empilages et réglage des briques... Les mains et les dos sont fatigués. Quelquefois, nous les incitons à se reposer après le déjeuner, mais, comme si cela était impossible, un camion de matériaux arrive qu'ils doivent décharger. Les femmes après repas, vaisselle, ou soins au plus jeune montent sur les échafaudages et, armées d'une truelle, glissent du ciment entre les briques. Cela avance un peu le travail, et surtout nous partageons en blaguant ces moments de fatigue, un peu moins lourds ainsi pour nos maçons.

« Comment pouvais-tu faire la cuisine, mamie ? ».

La cuisine faite sur réchaud et table de camping est en effet un véritable challenge. Fréquemment, nous avons de grosses tablées à nourrir : un frère, un beau frère qui est venu nous aider. Mais il est venu en famille... Vite les courses, préparation, cuisson, vaisselle etc. et recommencer.

« Mais vous n'arrêtez jamais ! ».

C'est vrai que tous nos week-ends, tous les ponts, toutes les vacances, nous montions travailler, pas question de faire autre chose. Quand le toit fut fait, au bout de quatre ans, la construction était donc protégée. Nous avons décidé de partir camper en famille en Auvergne. Il fallait aussi casser les habitudes qui s'installaient. Nous étions quelque peu envahis par la famille, c'était sympa, mais fatigant.

Un week-end, avec Odette, nous avons été occupées toute une journée à installer une cuisine. Un vieil évier de récupération posé sur des briques fut le départ de notre installation.

« Mais vous aviez l'eau ? » s'inquiète Téo.

Oui, assez vite nous avons demandé un branchement de chantier pour faire le ciment, c'était indispensable. Mais c'était en tout et pour tout un robinet au bout d'un tuyau rébarbatif, qui se redressait sous l'effet de la pression et nous arrosait au passage. Avec l'évier, nous pouvions l'attacher dans un angle. Nous avons installé un seau pour récupérer l'eau usée sous l'évier. Evidemment, il débordait régulièrement!

« Ben dis donc mamie, ce n'était pas triste ! ».

Nous avons installé notre premier « divan » : Une porte qui attendait des jours meilleurs, posée sur deux briques, un matelas et deux coussins, et le tour était joué. Toutes ces petites améliorations nous comblaient de joie et tenaient le

sujet de discussions durant nos trajets de retour à la maison... Nous allions tout bêtement vers un mieux.

Une ombre encore au tableau, il n'y avait toujours pas de WC !!! Nous avons installé un feuillée comme de bons anciens scouts : un paréo tendu sur quatre piquets pour se protéger des regards, mais il était dans le petit bois en haut du terrain. C'était loin et ça montait sec ! Enfin c'est une façon de parler car la « chasse d'eau » (la pluie) fonctionnait souvent. Ce n'est qu'au bout de la deuxième année, quand les conduites d'évacuation furent faites que nous avons pu « inaugurer » ce nouveau confort. Curieux comme des choses dont par bienséance nous évitons de parler, peuvent déchaîner l'enthousiasme. Là, c'était le bonheur !

Certains week-ends, nous étions emballés par l'avancement des travaux, l'imagination faisait le reste. Ça y est, nous étions dans ce chalet confortable dont nous rêvions. Pour le moral et l'ambiance, et aussi pour canaliser l'énergie des trois filles, nous les incitions à préparer des sketches, chants, enfin un « spectacle » comme vous disiez quand vous étiez petits. Nous étions fiers déjà du travail réalisé.

« C'est vrai qu'il est super ce chalet, souligne Zoé, tout marchait bien ? »

Non bien sûr, un jour un incident aurait pu être très ennuyeux. Un week-end où Odette et René étaient seuls, ils ont entrepris de faire un des piliers sur le balcon de notre côté. Coffrage préparé, René verse du ciment dans ce moule. Malheur ! Sous le poids, les planches du coffrage s'écartent et le ciment s'échappe dans les angles et menace d'éclater le coffrage. Panique pour nos deux maçons qui courent d'un coin à l'autre essayant de comprimer, clouer ou visser... Se battant comme des diables pour renforcer la résistance des planches. Le ciment se durcit un peu, coule moins... Gagné ! Il était un peu ventru ce pilier, mais cela ne se voit plus.

Nous habitons le sous-sol, pour ne pas être dans un courant d'air constant qui ici est rarement chaud, les trous qui seront les fenêtres sont fermées sommairement par des films plastiques tendus sur des cadres de bois, Sauf celle où passe le tuyau d'un poêle qui essaie de nous chauffer. Cette fenêtre-là est fermée par une tôle. Il ne nous manque qu'une chèvre attachée à un piquet pour se prendre pour des nomades. Mais à l'intérieur nous sommes heureux malgré cet inconfort. La partie chambre de notre tente montée au fond du local, nous crée une isolation supplémentaire pour dormir en paix.

Nous étions encore sur la terre battue, il faudra attendre plus tard, et moult brouettées de pierres poussées par les deux femmes, renversées souvent avant d'arriver, pour combler ce vide.

Christine, Véronique, Isabelle s'inventent plein d'occupations. La décharge du village, à cette époque à dix minutes de chez nous, procure une source

inépuisable de trésors à nos filles : vaisselles, petits meubles divers mais surtout cassés, rouillés. Ils faisaient l'aller-retour, je passais à l'eau de javel et deux jours plus tard, les remettaient à la poubelle.

Les vieux vélos brinquebalants les conduisent parfois bien loin. Nous sommes dans ce coin, sur le point culminant, donc à chaque fois que Véro, Isa, et leur cousine Kiki enfourchent le vélo, elles commencent par une descente... et ça va bien. Une fois, les trois filles parties à l'heure de la vaisselle pour éviter cette corvée, nous ont bien souciées, car nous ne les voyions pas revenir et il se faisait tard. Avec Odette, nous avons pris une voiture pour descendre la petite route qu'elles affectionnaient. Bingo ! Nous les avons retrouvées remontant à pieds, vélo à la main. Descendre était facile, vroom... vroom... Huit kilomètres ne prenaient pas beaucoup de temps. Quand il faut remonter, ce n'est pas la même chanson. Pouff Pouff ... tout à pieds.

Nos petits enfants s'étouffent de rire. Chacun demande : « Papa, maman y étaient ? »

Mon neveu Patrick, grand adolescent à l'époque, participe activement aux travaux avec plus ou moins de bonne humeur – c'est un ado – mais je me souviens de lui chaque fois que j'entends :

« Elle m'a dit d'aller siffler là-haut sur la colline
Et de l'attendre avec un petit bouquet d'églantines
J'ai siffle sifflé tant que j'ai pu ... Mais elle n'est jamais venue !!
Aie Aie Aie Aie ! Aie Aie Aie Aie ! »

Avec sa voix muante, donc pas toujours mélodieuse. Aie Aie Aie, mes oreilles !

L'heure du repas approche et mes petits interlocuteurs ont besoin de remuer. Je vais abrégé et ne pas entrer dans tous les détails de l'installation intérieure.

La toiture a été un moment difficile aussi, je vous raconterai cela une autre fois. Mais sachez que François et René ont tenu chaque bout de bois, de tuyau, conduites et descentes d'eau, câbles électrique carrelages, etc. dans leurs mains. Quand le travail était plus délicat, ils se sont fait aider par les spécialistes que nous avons dans la famille : électricien, plombier.

« Et maintenant mamie, vous venez souvent au chalet ?

Oui, nous nous y plaisons bien. Il est empli de tous ces moments difficiles qui le rendent important à nos yeux, mais aussi il vibre de tous les temps de partages avec nos familles et nos amis.

Me reviennent en mémoire des week-ends entiers avec des groupes de nos copains randonneurs où nous avons gravi tous les sommets proches. Démarrer dès quatre heures du matin pour assister au lever du soleil sur le massif du Mont Blanc... Inoubliable ! Ballades en raquettes après un réveillon bien fêté. Et ce week-end où nous avons invité les sept enfants de ma sœur

Renée avec conjoints et enfants. Nous étions près de vingt-cinq je crois dans une folle ambiance.

Je n'oublie pas de citer les anniversaires et les Noëls en famille, comme l'hiver dernier. Vous vous en souvenez, je pense !

« Oh ! c'était super, trop bien ! soupire Capucine ».

Plus tranquillement, nombreux furent les moments de discussions, d'échanges autour d'un verre, d'un café, avec amis ou voisins d'ici. Les journées de ski, les jours de rando qui se terminent par une soirée raclette après s'être dégoutés des fondues bien chaleureuses pourtant. L'été, les grillades prennent la suite. Les tournois de ping-pong, les parties de cartes, de scrabble ou autre jeux nous font passer de bons moments.

Nous avons déploré, il y a peu que la commune rase totalement le petit bois où tous aimaient passer pour aller au village. C'était un lieu de rêves pour les enfants, et la première escapade d'Eric si fier de se retrouver à trois ans peut-être bien plus haut que nous. Vous en avez fait autant, vous, les petits enfants.

Tous ces bons moments passés ici, c'est la récompense à tout ce travail et les difficultés rencontrées.

Maintenant, c'est à vous de faire vibrer le chalet... et de le garder en bon état. Si vous savez être attentifs, vous entendrez les bruits de marteaux, scies, ponceuses ...

« Mamie ! Ce que j'entends en ce moment, c'est l'appel à table des cuisinières... » m'interrompt Zoé.

En effet, nous ne devons pas faire attendre le gratin...

A TABLE !



Et voilà le boulot et le bouleau.